

Pierre SEBAN, Chef d'établissement, Proviseur-Adjoint du Lycée J.-P.Vernant, Sèvres
Cours interactif de philosophie donné dans le cadre du Projet *Europe, Éducation, École*
Diffusion en visioconférence le 28 novembre 2013, de 10h10 à 12h00 :
En direct : <http://melies.ac-versailles.fr/projet-europe/visio/>
En différé : <http://www.dailymotion.com/projeteee>
Programme : <http://www.coin-philos.net/eee.13-14.prog.php>

LA SOLITUDE OU L'EXPÉRIENCE INVERSÉE D'AUTRUI

Une lecture de *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier

Synopsis

Qu'advient-il dans un monde insulaire où la figure d'autrui fait défaut ? Telle est la question centrale que pose avec radicalité le roman de Michel Tournier publié en 1972. En reprenant à son compte le célèbre mythe de Robinson Crusoé, tel qu'on le trouve notamment thématiquement dans l'œuvre de l'écrivain anglais Daniel Defoe, Michel Tournier propose une réflexion philosophique singulière sur le thème d'autrui. A travers une situation existentielle exemplaire – celle de la solitude – Michel Tournier ne décrit en effet pas seulement les aventures d'un naufragé qui se retrouve accidentellement esseulé sur une île déserte. Il met en avant les enjeux de la présence d'autrui en soulignant les effets de son absence. De ce point de vue, Michel Tournier montre que la figure d'autrui conditionne non seulement le rapport de l'homme à lui-même mais aussi le rapport de l'homme au monde. En ce sens, il dégage avec force la dimension psychologique, morale mais aussi métaphysique du rapport à l'autre.

Références

- texte commenté : Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, chapitre III, p. 52-55, éditions Gallimard, collection « folio » [cf. extrait n°1]
- autres textes à consulter :
 - Gilles Deleuze, « Michel Tournier et le monde sans autrui », Postface à l'édition de *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, éditions Gallimard, collection « folio » (p. 257 à 283) ;
 - Bergson, *Les deux sources de la morale et de la religion*, chapitre I, in *Œuvres*, édition du centenaire, PUF, p. 987 [cf. extrait n° 2]

Texte n° 1

« La solitude n'est pas une situation immuable où je me trouverais plongé depuis le naufrage de la *Virginie*. C'est un milieu corrosif qui agit sur moi lentement, mais sans relâche et dans un sens purement destructif. Le premier jour, je transitais entre deux sociétés humaines également imaginaires : l'équipage disparu et les habitants de l'île, car je le croyais peuplée. J'étais encore tout chaud de mes contacts avec mes compagnons de bord. Je poursuivais imaginativement le dialogue interrompu par la catastrophe. Et puis l'île s'est révélée déserte. J'avançai dans un paysage sans âme qui vive. Derrière moi, le groupe de mes malheureux compagnons s'enfonçait dans la nuit. Leurs voix s'étaient tues depuis longtemps, quand la mienne commençait seulement à se fatiguer de son soliloque. Dès lors je suis avec une horrible fascination le processus de *déshumanisation* dont je sens en moi l'inexorable travail.

Je sais maintenant que chaque homme porte en lui – et comme au-dessus de lui – un complexe et fragile échafaudage d'habitudes, réponses, réflexes, mécanismes, préoccupations, rêves et implications qui s'est formé et continue à se transformer par les attouchements perpétuels de ses semblables. Privé de sève, cette délicate efflorescence s'étiole et se désagrège. Autrui, pièce maîtresse de mon univers... Je mesure chaque jour ce que je lui devais en enregistrant de nouvelles fissures dans mon édifice personnel. Je sais ce que je risquerais en perdant l'usage de

la parole, et je combats de toute l'ardeur de mon angoisse cette suprême déchéance. Mais mes relations avec les choses se trouvent elles-mêmes dénaturées par ma solitude. Lorsqu'un peintre ou un graveur introduit les personnages dans un paysage ou à proximité d'un monument, ce n'est pas par goût de l'accessoire. Les personnages *donnent l'échelle* et, ce qui importe davantage encore, ils constituent des *points de vue possibles* qui ajoutent au point de vue réel de l'observateur d'indispensables virtualités.

A Speranza¹, il n'y a qu'un point de vue, le mien, dépouillé de toute virtualité. Et ce dépouillement ne s'est pas fait en un jour. Au début, par un automatisme inconscient, je projetais des observateurs possibles – des paramètres – au sommet des collines, derrière tel rocher ou dans les branches de tel arbre. L'île se trouvait ainsi quadrillée par un réseau d'interpolations et d'extrapolations qui la différenciait et la douait d'intelligibilité. Ainsi fait tout homme normal dans une situation normale. Je n'ai pris conscience de cette fonction – comme de bien d'autres – qu'à mesure qu'elle se dégradait en moi. Aujourd'hui, c'est chose faite. Ma vision de l'île est réduite à elle-même. Ce que je n'en vois pas est un *inconnu absolu*. Partout où je ne suis pas actuellement règne une nuit insondable. Je constate d'ailleurs en écrivant ces lignes que l'expérience qu'elles tentent de restituer non seulement est sans précédent, mais contrarie dans leur essence même les mots que j'emploie. Le langage relève en effet d'une façon fondamentale de cet univers *peuplé* où les autres sont comme autant de phares créant autour d'eux un îlot lumineux à l'intérieur duquel tout est – sinon connu – du moins connaissable. Les phares ont disparu de mon champ. Nourrie par ma fantaisie, leur lumière est encore longtemps parvenue jusqu'à moi. Maintenant, c'en est fait, les ténèbres m'environnent.

Et ma solitude n'attaque pas que l'intelligibilité des choses. Elle mine jusqu'au fondement même de leur existence. De plus en plus, je suis assailli de doutes sur la véracité du témoignage de mes sens. Je sais maintenant que la terre sur laquelle mes deux pieds appuient aurait besoin pour ne pas vaciller que d'autres que moi la foulent. Contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantasme, le délire, le trouble de l'audition... le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un ! »

Michel TOURNIER, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, chapitre III, Édition Folio, p. 52-55.

Texte n° 2

« En vain on essaie de se représenter un individu dégagé de toute vie sociale. Même matériellement, Robinson dans son île reste en contact avec les autres hommes, car les objets fabriqués qu'il a sauvés du naufrage, et sans lesquels il ne se tirerait pas d'affaire, le maintiennent dans la civilisation et par conséquent dans la société. Mais un contact moral lui est plus nécessaire encore, car il se découragerait vite s'il ne pouvait opposer à des difficultés sans cesse renaissantes qu'une force individuelle dont il sent les limites. Dans la société à laquelle il demeure idéalement attaché il puise de l'énergie ; il a beau ne pas la voir, elle est là qui le regarde : si le moi individuel conserve vivant et présent le moi social, il fera, isolé, ce qu'il ferait avec l'encouragement et même l'appui de la société entière. Ceux que les circonstances condamnent pour quelque temps à la solitude, et qui ne trouvent pas en eux-mêmes les ressources de la vie intérieure profonde, savent ce qu'il en coûte de se « laisser aller », c'est-à-dire de ne pas fixer le moi individuel au niveau prescrit par le moi social. Ils auront donc soin d'entretenir celui-ci pour qu'il ne se relâche en rien de sa sévérité à l'égard de l'autre. »

BERGSON, *Les deux sources de la morale et de la religion*, chapitre I, in *Œuvres*, édition du centenaire, PUF, p. 987.

¹ Nom donné par Robinson à l'île sur laquelle il a fait naufrage.